

B] La société française est-elle encore une société de classes ?

- comprendre que la pertinence d'une approche en termes de **classes sociales** pour rendre compte de la société française fait l'objet de **débats théoriques et statistiques** : évolution des **distances inter- et intra-classes**, articulation avec les **rappports sociaux de genre**, **identifications subjectives** à un groupe social, multiplication des **facteurs d'individualisation**.

Du déclin au renouveau de l'analyse en termes de classes sociales ?

L'idée est de se demander si l'analyse de la structure sociale en termes de classes sociales est en déclin ou si elle connaît un renouveau. On constate de nombreuses et récentes publications utilisant le terme de classes sociales et notamment concernant les mondes ouvriers.

Pour Olivier Schwartz, la société française est encore une société de classes mais moins sur certains aspects et plus sur d'autres. Le problème est que nous ne savons plus décrire cette société de classe.

« Je pense, comme bien d'autres, que la société française d'aujourd'hui demeure une société de classes. Ou plus exactement, il me semble que l'on peut dire qu'elle l'est à la fois moins et plus qu'elle ne l'était à la fin des 1970. Elle est certainement moins structurée en classes qu'il y a une trentaine ou une quarantaine d'années (...) Et en même temps, sur d'autres plans, on peut aussi dire que le caractère de classe de cette société s'est à certains égards accentué. Non seulement les grandes inégalités sociales se sont pour l'essentiel maintenues en se déplaçant, mais il n'est pas exagéré de dire que certaines se sont durcies. » Olivier Schwartz, « Vivons-nous encore dans une société de classes ? Trois remarques sur la société française contemporaine », [laviedesidees.fr](https://laviedesidees.fr/Vivons-nous-encore-dans-une.html), le 22 septembre 2009). <https://laviedesidees.fr/Vivons-nous-encore-dans-une.html>.

D'où l'intérêt d'avoir étudié les évolutions de la structure socioprofessionnelle depuis la 2nde moitié du XX^{ème} siècle.

Sensibilisation :

- **Podcast** « Virus et distances de classes » France Inter du 23/03/2020

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-edito-eco/l-edito-eco-23-mars-2020>

Contexte de la pandémie du Covid19

Travail à faire : résumé de l'argumentation présentée dans le podcast. Présentation en classe par un élève (entraînement Grand Oral).

Plans possibles :

Une approche en termes de classe sociale est-elle encore pertinente dans la France d'aujourd'hui?

1- Les approches des classes et de la stratification sociale dans la tradition sociologique.

Notions : Classes sociales, stratification sociale

a- Karl Marx : une approche en terme de classes sociales.

b- Max Weber : une approche en terme de stratification sociale.

2- L'approche en termes de classe sociale fait l'objet de débats théoriques et statistiques

Notions : Distances inter- et intra-classes, rapport sociaux de genre, identification subjective, groupe social, facteurs d'individualisation

=> Faire le bilan à la fin de chaque point sur les éléments qui vont dans le sens de la pertinence des classes sociales et sur ceux qui les remettent en cause (sous la forme d'un tableau simple par exemple)

a- Comment évoluent les distances inter- et intra-classes?

=> Etude de document stats permettant de faire apparaître les écarts entre les "classes", par exemple les ouvriers par rapport aux cadres. Notamment en termes économiques. (activité 3 de la fiche éducol)

=> Montrer qu'il existe cependant des distances intra-classes qui remettent en cause l'homogénéité du groupe ouvrier (en terme de statut d'emploi par exemple ou d'âge).

Transition : Poser la question de la conscience de classe, notamment pour les ouvriers qui ont pu accéder à la propriété et aux modes de vie des classes moyennes.

b- Quelle est l'influence des identifications subjectives à un groupe social?

=> Travailler sur la question de l'évolution du sentiment d'appartenance à une classe. Montrer que le sentiment d'appartenance à la classe ouvrière a décliné pendant que le sentiment d'appartenance à la classe moyenne a augmenté (on peut faire le lien avec l'affaiblissement de la distance inter-classe)

=> Montrer que le sentiment d'appartenir à un groupe social moins favorisé (ou défavorisé) s'est cependant maintenu et semble même se développer de nouveau.

Transition : L'affaiblissement du sentiment d'appartenance aux classes sociales vient de la montée de l'individualisme et de la montée de l'autonomie des individus vis à vis des grands ensembles.

c- La multiplication des critères d'individualisation

=> Faire le lien avec les critères de différenciation vus dans la première partie.

=> Travailler un document qui montre comment l'individualisation des contrats, des modes de rémunération ou d'organisation du travail ont pu conduire à rompre la vision collective de l'appartenance à la classe sociale.

Transition : Parmi les critères d'individualisation il y a en particulier les différences entre hommes et femmes.

d- Quelle est l'articulation entre les classes sociales et les rapports sociaux de genre?

=> Montrer que l'appartenance à une classe sociale particulière crée des lignes de fractures entre les femmes (les femmes cadres sont moins concernées par le chômage, les emplois précaires ou le temps partiel que les femmes ouvrières ou employées).

=> Montrer qu'en revanche une partie des questions concernant les femmes sont transversales (comme la rémunération, le plafond de verre, ...).

Conclusion : Réaliser un tableau récapitulatif des arguments

OU

- 1) « La société française est certainement moins structurée en termes de classes qu'à la fin des 1970... »
- a) Les frontières de classes se brouillent du fait de l'évolution des distances inter et intra classes.
 - b) La multiplication des facteurs d'individualisation.
 - c) Identifications subjectives à un groupe social.
 - d) La classe s'articule avec les rapports sociaux de genre.

Transition : focus sur le monde ouvrier : la question de la pertinence d'une analyse en termes de classes sociales à travers l'étude du monde ouvrier.

- 2) « ...mais le caractère de classes de cette société s'est à certains égards accentué ». Olivier Schwartz (2009).
- a) Des distances inter-classes toujours présentes.
 - b) Identification subjectives à un groupe social : la classe bourgeoise, une classe au sens de Marx.
 - c) Une classe populaire en expansion.
 - d) La classe s'articule avec les rapports sociaux de genre.

Penser à travailler dans ce chapitre : écart et rapport interdécile, coefficient de Gini et courbe de Lorenz.

Activité sur la multiplication des facteurs d'individualisation :

Cette étude de Carlotta Benvegna et David Gaborieau, « Au hasard de la logistique. Quand les mobilités ouvrières passent par l'entrepôt », lavedesidees.fr, 2018 montre la diversité des ouvriers car elle dépeint 3 types d'ouvriers via 3 types de trajectoires à travers 3 histoires de vie.

1/ Montrez la diversité des ouvriers.

2/ La multiplication des facteurs d'individualisation entraîne-t-elle un déclin de l'analyse en termes de classes sociales ? Justifiez votre réponse.

Kévin, 24 ans : un logisticien en quête de promotion

En dehors des « petits boulots » effectués à partir de ses 16 ans, Kévin n'a connu aucune autre activité que la logistique. Titulaire d'un Bac pro logistique, il s'identifie comme appartenant à la profession : « Moi je suis un logisticien ». Il prend connaissance de ce domaine par son père, chauffeur routier chez un petit transporteur normand. Il obtient son premier emploi ouvrier par le biais d'un stage pour lequel il a bénéficié du « piston » d'un ami rencontré dans sa classe en lycée professionnel. Embauché par la suite en CDI chez Consolog, il rendra la pareille à son camarade du lycée : « Ils cherchaient des gens compétents, pas des branleurs, alors moi je leur ai dit que je connaissais un gars sérieux ». Après trois années comme manutentionnaire chez Consolog, il accède à un poste de contrôleur qualité, moins physique mais très répétitif. Deux ans plus tard, alors qu'il pense à quitter l'entrepôt, on lui propose de suivre une formation en interne de six mois qui devrait lui permettre de postuler en tant que chef d'équipe. Mais Kévin se plaint d'être trop fatigué le soir pour y passer du temps. Suite à une réorganisation interne au groupe, les responsables dont il avait la confiance ont finalement quitté son entrepôt. « J'y crois plus trop » concède-t-il à propos de son évolution en interne, estimant que la logistique « ça peut être intéressant dans certaines boîtes, mais ici c'est le bordel, ils comprennent rien à la logistique ».

Yannick, 37 ans : Un « logisticien » devenu « ancien »

Dans l'entrepôt, Yannick porte en permanence son bleu de travail, une blouse intégrale rouge floquée du logo de Prestalog. Sa tenue est agrémentée d'une batterie d'outils allant bien au-delà de ceux qui sont fournis. Passionné de mécanique, profession qu'a exercée son père dans un petit garage de banlieue, il regrette de ne pas avoir choisi cette voie pour faire « un vrai métier », son rêve manqué étant de devenir carrossier. Encouragé par ses parents à poursuivre des études, il a obtenu un BEP puis un Bac Professionnel Transport et Logistique. À 20 ans, il est embauché dans un entrepôt comme préparateur de commandes. Depuis, il n'est jamais parvenu à quitter ce poste, ce qui l'a fait passer de la catégorie de converti à celle d'ancien. Il ne se voit plus faire carrière en entrepôt et se montre très critique à l'égard de son entreprise actuelle – un sous-traitant pour la grande distribution – et plus généralement à l'égard du secteur : « Ils gèrent ça comme des sagouins, mais c'est toujours comme ça la logistique ». Le week-end, Yannick consacre une grande partie de son temps et de ses revenus à sa passion pour les automobiles anciennes.

Abdé, 22 ans : un jeune débrouillard

Tous les jours, avant d'embaucher, Abdé pratique la musculation en salle de sport. Dans l'entrepôt, il porte des jeans très larges, des vestes à capuche, des chaînes dorées autour du cou. Son père, salarié de l'hôtellerie, et sa mère, femme de ménage de façon ponctuelle, ont quitté les Comores pour la France en 1993. Dernier des six enfants, il habite avec sa famille dans un appartement situé dans une cité HLM de la banlieue nord de Paris. Ayant quitté l'école avant le bac, il a entrepris par l'intermédiaire de la mission locale une formation d'électricien, encouragé par un de ses oncles qui était déjà dans le secteur. Après avoir expérimenté pendant quelques semaines le chantier, il a arrêté sa formation pour se tourner vers celle de cariste, conseillé par un ami. Il affirme très nettement sa préférence pour les contrats précaires – en intérim ou en CDD – afin de ne pas « rester coincé » dans l'entrepôt et de pouvoir alterner périodes de travail et de chômage. Il est affecté au poste de « débriefing » des chauffeurs : il charge et décharge les véhicules légers et vérifie les fiches de livraison. À son poste, Abdé entretient une camaraderie avec les chauffeurs sur la base de l'humour et d'échanges sur les soirées et les loisirs.

Activité sur Identifications subjectives à un groupe social :

« Je ne suis pas vraiment un ouvrier » d'après Séverine Misset in De Singly F. & alii Nouveau manuel de sociologie (2011), chapitre 7

Une sonnerie retentit. Cédric se dépêche de poser ses outils, d'enlever ses gants, d'aller au distributeur se servir un café, puis rejoint en toute hâte l'espace fumeurs. 13 minutes et pas une de plus avant de reprendre son poste, il faut en profiter, car la prochaine pause n'aura pas lieu avant deux bonnes heures. Le temps de passer par les toilettes, il revient en courant afin de ne pas manquer le redémarrage de la chaîne de fabrication. Son chef d'équipe, resté dans son box vitré au bord de la ligne, vérifie de loin que chacun est à son poste, avant de se replonger dans l'élaboration de graphiques sur la production du jour. Cédric, âgé de 21 ans, a travaillé deux ans comme apprenti maçon avant d'atterrir comme intérimaire dans cette usine et supporte difficilement ces conditions de travail pénibles.

Même usine, autre atelier : Alexandre, 23 ans, titulaire d'un baccalauréat professionnel, fait partie d'une équipe d'électromécaniciens qui dépanne les installations de l'usine. Des pauses café-cigarette, il peut en prendre plusieurs fois par jour, au gré de ses envies — à condition bien sûr de n'être pas appelé en urgence sur une panne dans le secteur dont il a la charge. Ce matin, le calme règne dans l'atelier, mais les températures prévues en hausse pour les prochains jours pourraient mettre les installations à rude épreuve et rendre les dépannages plus fréquents. Alors il profite de cette relative tranquillité pour mettre au point avec son coordinateur quelques projets autour d'une nouvelle installation.

Deux scènes ordinaires dans la vie d'une usine et deux profils d'ouvriers qui laissent entrevoir la diversité au sein de cette population, Cédric et Alexandre partagent pourtant un point commun déroutant : lorsque le sociologue s'entretient longuement avec eux, il constate chez l'un comme chez l'autre un refus chevillé au corps de se définir comme « ouvrier ». [...]

I La baisse du sentiment d'appartenance à une classe sociale

Pour analyser la question du sentiment d'appartenance de classe, les commentateurs s'appuient habituellement sur des enquêtes sociologiques quantitatives ou des sondages d'opinion, qui concordent généralement sur quelques grandes tendances. D'abord, une baisse du sentiment d'appartenance déclaré par les individus (Dirn, 1998) : ils sont de moins en moins nombreux à dire avoir le sentiment d'appartenir à une classe sociale. Même s'il est délicat de dégager effet d'âge, effet de génération, effet de période en la matière, les données quantitatives montrent que le sentiment d'appartenance de classe est en baisse assez nette chez les jeunes générations.

	1988			1995		
	Oui	Non	NSP	Oui	Non	NSP
18-24 ans	92,7	4,6	2,7	77,7	11,1	11,3
25-29 ans	94,9	3,9	1,1	80,9	8,5	10,7
30-34 ans	96,4	3,4	0,2	86,3	5,2	8,5
35-39 ans	96,6	2,6	0,7	86,0	6,0	8,0
40-49 ans	96,7	2,4	0,9	86,4	4,5	9,1
50-64 ans	98,0	1,3	0,7	87,4	4,3	8,3
65 ans et plus	95,3	2,8	1,8	81,6	6,9	11,5
Ensemble	95,9	2,9	1,2	83,9	6,4	9,7

Ensuite, une augmentation, parmi ceux qui conservent le sentiment d'appartenir à une classe sociale, du sentiment d'appartenance à la classe moyenne. Dans la lignée d'Henri Mendras, ce constat a pu alimenter la thèse de la moyennisation de la société, en particulier parce que ce type de déclaration a connu une nette progression chez les ouvriers : « Parmi les ouvriers, ceux qui déclarent appartenir aux classes moyennes passent de 13 % en 1966 à 30 % en 1994 » (Dirn, 1998, p. 88-89). [...]

Des chiffres variables donc, mais un bilan souvent partagé : fléchissement du sentiment d'appartenir à une classe sociale en particulier chez les ouvriers, baisse du sentiment d'appartenir à la classe ouvrière concomitante d'une augmentation du sentiment d'appartenir à la classe moyenne.

2. L'interprétation des résultats de la mesure

La baisse du sentiment déclaré d'appartenance à une classe sociale (ou une catégorie sociale) est en effet souvent directement interprétée comme une baisse de la conscience de classe, ingrédient essentiel de l'existence de la classe sociale dans la perspective marxiste. De surcroît, le sentiment d'appartenance à la classe moyenne, visiblement en augmentation, est vu comme une négation de la conscience de classe : la classe moyenne, dans une perspective partagée par des auteurs aussi différents que Marx et Tocqueville, est habituellement perçue comme le prototype de la « classe sans conscience » (Dargent, 2003).

De fait, l'interprétation que l'on peut faire des chiffres produits par ces enquêtes dépend fortement de la définition — le plus souvent implicite — de la « classe sociale » qui est engagée par le sociologue. En la matière, deux grandes traditions peuvent être distinguées, la tradition d'inspiration marxiste et la tradition d'inspiration weberienne.

Karl Marx distingue soigneusement la « classe en soi » — définie par la place occupée dans le système de production (propriétaire des moyens de production ou vendeur de sa force de travail) — et la « classe pour soi », consciente de son rôle historique et mobilisée en ce sens. Il faut la conjonction de ces deux aspects pour considérer qu'il existe une véritable classe sociale : on peut rappeler à cet égard la métaphore de Marx sur la paysannerie formant un « sac de pommes de terre », c'est-à-dire un simple agrégat numérique incapable d'une mobilisation pour défendre des intérêts pourtant communs.

Max Weber, lui, évoque la « situation de classe », définie par une même situation économique, des chances semblables d'accéder aux biens, des intérêts identiques, sans toutefois que les individus en soient nécessairement conscients. Pour lui, les classes sociales identifiées par cette situation de classe ne sont pas le seul principe de segmentation de la société et, hors de l'ordre économique, on peut distinguer une hiérarchie sociale fondée sur le prestige et le statut, et une hiérarchie politique fondée sur la répartition du pouvoir. Ces trois ordres de segmentation ne se recoupent pas et aucun n'est prédominant.

Selon que l'on se réfère à une vision marxiste des classes sociales, ou à une vision davantage weberienne, l'interprétation des déclarations individuelles sur le sentiment d'appartenir ou non à telle ou telle classe ou catégorie sociale pourra alors grandement différer. Comme le souligne Louis Chauvel :

« Karl Marx attendait donc beaucoup de la classe sociale, alors que Max Weber y voyait un mode de découpage social parmi d'autres : les marxistes conçoivent difficilement que les classes sociales existent sans conscience de classe, sans être des classes en soi et pour soi, des groupes non seulement repérables, mais aussi en mesure, de par leur organisation, de construire leur histoire collective. Par un curieux retournement de circonstances, on constate finalement que l'approche marxienne est très exigeante : se fonder sur cette acceptation porte souvent à conclure qu'il n'existe plus de classe sociale, faute de conscience de classe marquée par une conflictualité radicale. Au contraire, une approche weberienne permet d'admettre plus facilement la pérennité des classes : la notion est licite dès que nous pouvons repérer des groupes inégaux aux destins sociaux distincts. » (Chauvel, 2001, p. 317).

On trouve un exemple de ce raisonnement dans le travail de Thomas Amossé et Olivier Chardon (2006) qui, à partir de l'enquête Histoires de vie de l'INSEE, se demandent dans quelle mesure les ouvriers non qualifiés (ONQ) et les employés non qualifiés (ENQ) peuvent former une nouvelle classe sociale. Pour ces auteurs, les ONQ et ENQ partagent une « véritable "condition de classe" » (p. 210) : en termes de conditions de travail (répétitivité des gestes, respect des cadences, horaires décalés...), de salaires, de conditions d'emploi (taux de chômage élevé, fréquence des formes atypiques d'emplois que sont les CDD, le temps partiel ou l'intérim...), ils sont très proches et constituent bien un « segment de main-d'œuvre à part » (Amossé et Chardon, 2006, p. 203).

Partage d'une même « condition de classe » donc, qui pourrait en faire une classe sociale au sens weberien, mais aucune identité de classe ne vient souder ce groupe. Ils sont en effet ceux qui s'identifient le moins à une classe sociale (ou qui déclarent le moins posséder le sentiment d'appartenir à une classe sociale, pour rester proche des termes de la question posée). À la différence des années

1960, ce sont aujourd'hui les cadres qui déclarent le plus souvent avoir le sentiment d'appartenir à une classe sociale (à 61 % soit une proportion à peu près stable dans le temps, contre 39 % et 43 % pour les ENQ et ONQ respectivement) ; « la forte diminution du sentiment d'appartenir à une classe sociale a surtout touché les milieux populaires, et plus encore en leur sein les travailleurs non qualifiés » (Amossé et Chardon, 2006, p. 211). Pour ces quelques ONQ et ENQ qui ont le sentiment d'appartenir à une classe sociale, la référence à la classe ouvrière est d'environ 20 %. Les auteurs voient là un signe d'une grande fragmentation des identités au bas de l'échelle sociale : « si la catégorie des non-qualifiés, encore émergente dans les représentations statistiques et sociologiques de l'espace social, donne le sentiment d'être objectivement consistante, elle apparaît subjectivement éclatée » (Amossé et Chardon, 2006, p. 223).

C'est donc plus spécifiquement le passage de la classe en soi à la classe pour soi qui poserait aujourd'hui problème, dans la mesure où une relative étanchéité des frontières sociales (mesurée par la mobilité sociale et l'homogamie) et des inégalités persistantes (en matière de salaires, de patrimoine, de consommation...) ne conduisent pas à l'affirmation forte d'une conscience de classe (Chauvel, 2001). Dans une société régulée par un État-providence et marquée par un processus d'individualisation des conditions de vie, la persistance des inégalités (voire leur renforcement) n'empêche pas que les individus s'émancipent des appartenances de classe (Beck, 2001).

L'approche qualitative permet de dépasser le simple constat de la baisse du sentiment d'appartenance de classe en particulier chez les jeunes générations et de mieux comprendre cette réticence nouvelle à se définir comme ouvrier.

Cédric et Alexandre, par exemple, s'ils connaissent parfaitement leur statut d'ouvrier, cherchent constamment à s'en démarquer. Tout dans leurs propos montre qu'ils ne se perçoivent pas vraiment comme des ouvriers et surtout qu'ils ne veulent pas être considérés comme tels, notamment par le sociologue avec lequel ils s'entretiennent.

Cédric, tout d'abord, utilise en quelque sorte son statut d'intérimaire pour éviter d'avoir à se penser comme ouvrier : il se dit qu'il ne restera pas dans ce « boulot d'esclave » très longtemps, que son avenir professionnel est ailleurs. À l'instar des « ouvriers de passage » décrits par Beaud et Pialoux (1999), accepter de se définir — et de se laisser définir — comme ouvrier serait à la fois accepter un avenir professionnel qu'il rejette violemment et accepter de se reconnaître dans les pratiques et attitudes des anciens. Cédric fait au contraire partie de ces jeunes dont l'attitude et les comportements marquent volontairement une distance avec les générations ouvrières précédentes, leurs habitudes, mais aussi une certaine fierté ouvrière.

À la différence de Cédric, Alexandre n'est pas un opérateur, un ouvrier non qualifié — un OS (ouvrier spécialisé) comme on les appelait autrefois. Il est ouvrier qualifié, ouvrier professionnel selon les termes en vigueur dans cette industrie. Mais il se présente plus volontiers comme un technicien et surtout rechigne à employer le terme d'ouvrier, par exemple lorsqu'il indique : « On est plus professionnel qu'ouvrier ». Comme l'ont noté Stéphane Beaud et Michel Pialoux à propos de ces ouvriers qualifiés, « ce sont eux qui repoussent le plus spontanément le mot ouvrier pour se définir » (Beaud et Pialoux, 2003, p. 390). Pour Alexandre, accepter de se définir — et de se laisser définir — comme ouvrier, serait reconnaître qu'il appartient au même monde que les opérateurs tels que Cédric, alors qu'il tente par tous les moyens de s'en démarquer et ne cesse de lorgner vers le groupe plus valorisé des techniciens.

Le type de discours tenu par Cédric et Alexandre alimente l'idée d'un éclatement du groupe ouvrier, incapable de créer un sentiment d'appartenance et de solidarité entre les différentes fractions qui le composent. À cet égard, à partir d'une enquête ethnographique de longue durée, Stéphane Beaud et Michel Pialoux (1999, 2003) ont souligné l'impact fort de la massification scolaire sur les familles ouvrières : ils montrent ainsi un profond bouleversement du monde ouvrier, une dévalorisation de la condition ouvrière qui explique ce refus d'endosser une identité ouvrière dans un contexte d'affaiblissement du militantisme ouvrier. La « culture d'opposition » à l'usine et les formes de sociabilité des anciens ne transmettent plus aux jeunes générations acculturées par la fréquentation prolongée de l'école.

Outre l'impact du capital scolaire sur le groupe ouvrier, on peut souligner également l'effet des modes de gestion du groupe ouvrier, en particulier l'introduction de la « logique compétence » (Misset, 2009).

Tout d'abord, cette logique « compétence », remplaçant la qualification traditionnelle, constitue une négation des acquis de l'ancienneté (Monchatre, 2002) : en effet, la « compétence » est une mesure des capacités réellement exercées à un moment précis dans une situation de travail donnée, par conséquent sans revenir sur l'histoire professionnelle de l'individu. Autrement dit, toute capacité à réaliser une activité qui n'est pas mise en œuvre au quotidien n'est pas (ou plus) une compétence. Ce principe de gestion fragilise donc davantage les anciens qui ne peuvent plus capitaliser sur l'expérience acquise au fil d'une carrière.

En outre, puisque la qualification obtenue dans l'entreprise est étroitement dépendante de la situation de travail, la logique compétence contient aussi le risque d'une déqualification possible de l'ouvrier qualifié dès lors qu'il est employé à des tâches déqualifiées. Alors que les ouvriers qualifiés ont toujours le souci de se distinguer des opérateurs, le déclassement vers un statut d'opérateur devient possible à tout moment pour les ouvriers qualifiés.

Les différentes fractions du groupe ouvrier (jeunes/anciens, opérateurs/ouvriers qualifiés) se retrouvent donc dans une situation de mise en concurrence qui contribue à expliquer ce refus de s'identifier positivement au groupe ouvrier et cette revendication d'autres principes d'identifications (le statut d'intérimaire pour Cédric, de technicien pour Alexandre). Les enquêtes sociologiques permettent donc de nuancer la thèse d'une disparition des classes sociales dans la société française contemporaine et mettent surtout en avant l'affaiblissement considérable d'une classe ouvrière organisée politiquement et mobilisée idéologiquement. Employer la métaphore de « l'éclatement de la classe ouvrière », c'est alors souligner que, dans un contexte d'individualisation des modes de gestion du personnel et de fréquentation prolongée de l'univers scolaire, le travail de cohésion symbolique par lequel on pouvait se reconnaître dans le groupe ouvrier et en être fier est aujourd'hui miné.

Bibliographie

- AMOSSE Thomas, CHARDON Olivier, 2006, « Les travailleurs non qualifiés : une nouvelle classe sociale ? », *Économie et statistique*, n° 393-394, p. 203-229.
- BEAUD Stéphane, PIALOUX Michel, 1999, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux- Montbéliard*, Paris, Fayard.
- BEAUD Stéphane, PIALOUX Michel, 2003, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard.
- BECK Ulrich, 2001, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.
- BESSIERE Céline, HOUSEAUX Frédérique, 1997, « Suivre des enquêteurs INSEE », *Genèses*, n 29, p. 100-114.
- CHAUVEL Louis, 2001, « Le retour des classes sociales ? », *Revue de l'OFCE*, n 79, p. 315-359.
- DARGENT Claude, 2003, « Les classes moyennes ont-elles une conscience ? », *Informations Sociales*, n 106, p. 44-57.
- DIRN Louis, 1998, « Diminution de la conscience de classe », in *La société française en tendances*, Paris, PUF, p. 87-93.
- LEMEL Yannick, 2000, « Les sentiments d'appartenance collective des Français », in BRE-CHON Pierre (éd.), *Les valeurs des Français*, Paris, Armand Colin, p. 88-107.
- MICHELAT Guy, SIMON Michel, 1971, « Classe sociale objective, classe sociale subjective et comportement électoral », *Revue Française de Sociologie*, XII, p. 483-527.
- MISSET Séverine, 2009, *La déstabilisation des strates qualifiées du groupe ouvrier. Le cas des ouvriers professionnels de Peugeot-Citroën*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris Descartes.
- MONCHATRE Sylvie, 2002, « Les avatars du modèle de la compétence. L'exemple d'un site de la sidérurgie », *Formation Emploi*, n° 77, p. 51-68.
- PELAGE Agnès, POULLAOUËC Tristan, 2007, « “Le haut du panier de la France d'en bas ?” Le sentiment d'appartenir à une classe sociale chez les membres des professions intermédiaires », *Revue Française des Affaires Sociales*, n 2, p. 27-56.

Questions :

- 1/ Pourquoi est-il difficile d'envisager l'existence de classes sociales dans les sociétés contemporaines en adoptant la vision marxienne ?
- 2/ Pourquoi peut-on considérer que les ouvriers non qualifiés et les employés non qualifiés constituent une classe « en soi » ou une classe au sens weberien ?
- 3/ Quelle est la catégorie sociale qui déclare aujourd'hui le plus avoir le sentiment d'appartenir à une classe ?
- 4/ **En vous appuyant sur les réponses apportées aux questions précédentes, répondez de manière argumentée à la question suivante : Pensez-vous que les classes sociales ont disparu dans nos sociétés contemporaines ?**

Activité : focus sur le monde ouvrier : la question de la pertinence d'une analyse en termes de classes sociales à travers l'étude du monde ouvrier.

Qui sont les ouvriers d'aujourd'hui ?

De moins en moins nombreux et particulièrement exposés à la précarité, les ouvriers occupent encore deux emplois sur dix en France. Ils souffrent d'un manque de représentation.

Par [Perrine Mouterde](#) , Juin 2016, Le monde.fr

Lorsque Martin Thibault, sociologue du travail à l'université de Limoges, a entamé son enquête, *Ouvriers malgré tout* (Raison d'agir éditions, 2013), auprès des agents de maintenance de la RATP, l'entreprise lui a répondu qu'il n'y avait pas d'ouvrier chez elle. Souvent, les agents eux-mêmes ne se disaient pas ouvriers, jusqu'à ce qu'ils soient rattrapés par la réalité de leur métier – physique, répétitif, très encadré et exercé dans des hangars où il fait trop chaud ou trop froid. Dans les entrepôts de la grande distribution, même constat : ni les préparateurs de commandes ni les caristes ne se disent ouvriers. Et chez Amazon, les salariés sont des « *associates* ».

Mais alors, comment définir les ouvriers d'aujourd'hui si eux-mêmes ne se disent pas ouvriers ? Où est la classe ouvrière qui, au moins en partie, se vivait comme telle, avec ses codes, ses fiertés, ses savoir-faire et ses représentants ? Où sont les bataillons d'ouvriers entrant et sortant en même temps de l'usine ? L'ouvrier est-il une espèce en voie de disparition ? La notion de classe ouvrière a-t-elle encore un sens ?

Un monde ouvrier tertiarié

Maçons, chauffeurs, soudeurs, jardiniers, métalliers, commis de cuisine, dockers, ostréiculteurs... Selon l'Insee, la France compte 6,3 millions d'ouvriers, classés en trois catégories : qualifiés, non qualifiés et agricoles. Un chiffre en net recul par rapport aux années 1970. Alors qu'ils occupaient 40 % des emplois il y a quarante ans, ils n'en occupent plus que 20,5 % aujourd'hui. Continental, Metaleurop, [Goodyear](#)... Ce sont avant tout des postes non qualifiés du secteur industriel qui ont disparu : en moins de quinze ans, l'industrie a perdu près de 1,4 million d'emplois.

Mais si la figure mythique de l'ouvrier en bleu de travail sur une chaîne de production n'est plus centrale, les ouvriers ont investi d'autres secteurs : la moitié d'entre eux travaillent désormais dans le tertiaire, ils sont 15 % dans le bâtiment et, dans certains domaines, comme la logistique, leur nombre augmente.

Au total, un homme français sur trois ayant un emploi est encore un ouvrier. Et s'ils ont vieilli, les ouvriers restent plus jeunes que les « *jeunes cadres dynamiques* » : un sur quatre a moins de 30 ans, contre un cadre sur huit. « *Leur déclin numérique est réel mais relatif*, affirme David Gaborieau, sociologue du travail. *Les ouvriers représentent encore près du quart (21,5 %) de la population active, c'est important. Ce qui a vraiment décliné, c'est leur visibilité.* »

Des ouvriers invisibles

« *Avant, il y avait les mines, la sidérurgie, Boulogne-Billancourt, de gros établissements dans de grandes régions industrielles où les ouvriers étaient regroupés*, observe Roger Cornu, sociologue et chercheur au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). *Depuis, il y a eu une baisse drastique de la main-d'œuvre dans les grandes unités de production : aujourd'hui, plus de la moitié des ouvriers travaillent dans des établissements de moins de cinquante salariés, souvent situés dans des zones rurales. Tout ce qui était spectaculaire s'est démantelé progressivement. Du coup, les ouvriers disparaissent.* »

« On s'intéresse rarement à l'intérieur des usines, comme s'il n'y avait plus que des ouvriers sans emploi. »

Peu visibles dans l'espace public, les ouvriers le sont aussi dans les médias. A la télévision, seules 3 % des personnes interviewées sont des ouvriers, contre 61 % de cadres, selon le baromètre de la diversité du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA). « *Lorsqu'ils apparaissent dans les médias, les ouvriers sont soit accusés d'être responsables de la montée du Front national, ce qui est en partie faux puisqu'ils sont très largement abstentionnistes, soit interrogés alors qu'ils viennent de perdre leur emploi après une délocalisation*, regrette Martin Thibault. *Ils apparaissent comme un monde vieux, finissant. On s'intéresse rarement à l'intérieur des usines, comme s'il n'y avait plus que des ouvriers sans emploi.* »

Un autre facteur a contribué à la perte de visibilité des ouvriers : l'affaiblissement des organisations syndicales et politiques qui parlaient en leur nom – même si elles n'ont jamais représenté tous les ouvriers, et notamment les immigrés et les femmes. Le Parti communiste français (PCF), en particulier, a considérablement perdu de son influence. Il a aussi cessé, dès les années 1980, d'œuvrer à former et promouvoir des élites ouvrières militantes. Dans le champ de la représentation politique, plus personne, ou presque, n'est issu du monde ouvrier. « *Dans certains secteurs d'activité, le groupe [ouvrier] n'a plus les moyens de se représenter en tant que tel* », résume David Gaborieau.

Ouvriers et employés, une frontière floue

Autre évolution, la frontière entre le monde des ouvriers et celui des employés n'a jamais été aussi floue. Une caissière qui accomplit une tâche d'exécution répétitive, codifiée et fortement encadrée n'est-elle pas, d'une certaine façon, une ouvrière ? Et un employé d'un centre d'appel ? D'une chaîne de restauration rapide ? Les classifications de l'Insee disent-elles tout du travail ouvrier ?

En décembre, [la revue *Savoir/Agir* \(éditions du Croquant\)](#) titrait : « De la classe ouvrière aux classes populaires ». « *La notion de classe populaire, qui rassemble ouvriers et employés, permet de prendre en compte un double mouvement, explique Cédric Lomba, chargé de recherche au CNRS. D'un côté, le travail des employés s'est industrialisé, standardisé. Et à l'inverse, une partie des ouvriers réalise des tâches éloignées du monde manuel. Dans la sidérurgie par exemple, les opérateurs de production interviennent assez peu sur le produit et contrôlent un processus informatique.* »

La notion de « classes populaires » traduit aussi une mixité nouvelle. Avec l'arrivée des femmes sur le marché du travail, les familles ouvrières ont été remplacées par des familles « hybrides », avec un père ouvrier – [le secteur reste masculin à 80 %](#) – et une mère employée – plus de 75 % des employés sont des femmes. « *C'est une évolution importante, insiste Henri Eckert, professeur de sociologie à l'université de Poitiers. Historiquement, ouvriers et employés n'avaient pas les mêmes comportements vis-à-vis de la propriété, de la consommation... Et pendant longtemps, être employé était plus prestigieux.* »

Si le monde employé a perdu de son aura, c'est aussi le cas du monde ouvrier. « *A l'époque, quand on obtenait un CAP ou que l'on était apprenti, c'était une promotion, indique Roger Cornu. Aujourd'hui, si vous n'avez pas le bac, vous êtes considéré comme un déchet. Devenir ouvrier ne fait plus rêver.* »

« *Beaucoup d'enfants deviennent ouvriers comme leurs parents – plus d'un ouvrier sur deux est un enfant d'ouvrier, quasiment comme il y a trente ans –, alors qu'ils ont fait des études beaucoup plus longues, ajoute Martin Thibault. Ils ont une autre grille de lecture et sont plus sensibles à la représentation dominante, très dévalorisante. Mais la position ouvrière est souvent la seule à laquelle on peut accéder sans diplôme d'enseignement général.* »

Les ouvriers, des précaires

De fait, les ouvriers sont les premiers touchés par la précarisation de la société. Ils sont la catégorie professionnelle [la plus frappée par le chômage](#) (14,7 % en 2014) et la plus exposée aux contrats temporaires. Dans les grands groupes, le chômage partiel se multiplie. « *Les fermetures d'usine ne sont souvent que l'aboutissement d'une longue série de restructurations partielles, détaille Cédric Lomba. A chaque fois, on diminue le nombre d'intérimaires, on ne reconduit pas un CDD, on licencie une partie des travailleurs stables ou on ne remplace pas des départs à la retraite... Cette condition d'incertitude, cet état de restructuration permanente font partie du quotidien des ouvriers.* »

« Beaucoup de jeunes sont précaires avant d'être ouvriers. »

« *Des jeunes travaillent six mois dans une usine, puis sont au chômage, puis se retrouvent deux mois dans une société de surveillance, ajoute Henri Eckert. Ils vivent d'emplois ouvriers en emplois non ouvriers. Ce sont des précaires avant d'être des ouvriers.* »

Si une partie des emplois se sont qualifiés, par exemple dans l'automobile, l'automatisation n'a pas toujours permis de rendre le travail plus gratifiant, et les possibilités d'ascension sociale se sont tassées. Avec la réduction des effectifs, les postes d'encadrement sont moins nombreux ou réservés aux plus diplômés. « *Dans la logistique pharmaceutique par exemple, quand il y a deux chefs d'atelier pour 150 personnes, les ouvrières essaient au fil des années de trouver un poste un peu moins pénible mais ne changent pas de salaire ni de statut, raconte Cédric Lomba. Ce sont des carrières horizontales.* »

Invisibles et souvent précaires, privés d'une représentation forte et valorisante, les ouvriers n'ont pourtant pas disparu. « *La notion de classe populaire a un sens, assure Cédric Lomba. La bourgeoisie est la classe la plus mobilisée pour défendre ses intérêts, mais ce n'est pas parce que les autres classes sont moins mobilisées qu'elles n'existent pas.* »

Activité : Des distances inter-classes toujours présentes et l'identification subjective à un groupe. (permet aussi de voir les distances intra-classes)

**Voyage de classes Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers, [Nicolas JOUNIN](#)
La Découverte, octobre 2014.**

Une demi-heure de métro sépare les quartiers parmi les plus pauvres de France de ses zones les plus riches. Partis de Saint-Denis, dans la banlieue nord de Paris, une centaine d'étudiants ont enquêté sur trois quartiers bourgeois du VIII^e arrondissement de la capitale. Pour s'initier à la démarche sociologique, ils ont dû se familiariser avec un monde nouveau et étrange, dont les indigènes présentent des coutumes et préoccupations insolites. Boire un café dans un palace pour observer ce qui s'y passe (et être traité comme un client illégitime), stationner dans les boutiques de luxe pour décrire leur organisation (et se faire mettre dehors), apprendre à manger un mille-feuilles à 14 euros avec des « bourgeoises », approcher des institutions prestigieuses où les femmes n'ont pas le droit de vote, se faire expliquer le *Bottin mondain* et l'arrangement des mariages, interviewer dans son hôtel particulier un grand dirigeant qui « fait partie de ces familles qui ont des châteaux un peu partout » : ce sont quelques-unes des expériences que ces étudiants du 93 ont vécues. En même temps qu'il leur a fallu dompter l'exotisme pour bien comprendre le milieu dans lequel ils pénétraient, ils ont dû encaisser l'humiliation des multiples rappels à l'ordre social que suscitait leur démarche.

Des premières incursions anonymes et timides jusqu'aux face-à-face sans échappatoire, ce livre raconte de manière crue et joyeuse les batailles livrées pour mieux connaître un monde social dominant. L'enjeu : renverser l'habitude qui veut que ce soit « ceux d'en haut » qui inspectent l'existence de « ceux d'en bas ».

Prix lycéen 2016 du livre d'économie et de sciences sociales

Extrait pages 150 à 158.

Si loin dans l'espace social

«- Bérangère et Rafael: Est-ce que vous connaissiez le quartier Monceau avant d'y habiter?»

- M. Toullier : Moi je connaissais, parce que quand mes parents sont arrivés à Paris, ils sont venus là. Donc ça fait plus de soixante ans que je le connais. [...] Pour moi, Monceau c'est ma ville, mon école, c'est tout. [...]

- B. et R. : Quel était votre dernier emploi?

- M. Toullier : J'ai travaillé dans la banque. [...]

- B. et R. : Mais plus exactement, qu'est-ce que vous avez été amené à faire?

- M. Toullier : De cadre, à patron ... [...]

- B. et R. : Donc vous avez géré votre structure, votre département?

- M. Toullier : Non! La banque!

- B. et R. : Ah, la banque entière, bah c'est bien.

- M. Toullier : Oui, mais j'ai déjà géré des structures avant. »

Entre les deux étudiants, Bérangère et Rafael, et M. Toullier, le quiproquo a persisté un bon moment. M. Toullier répondant de manière laconique, Bérangère et Rafael n'imaginant pas une seule seconde se trouver en face d'un président de banque, il a fallu un peu de temps pour ajuster les questions et les réponses et lever les malentendus sous-jacents.

Heureusement, Bérangère et Rafael ont restés tenaces - et M. Toullier les a peut-être trouvés insistants -, conscients que des éléments leur manquaient pour bien situer le poste et la position de leur interlocuteur. Ils auraient pu passer à autre chose, une autre question de leur guide d'entretien, et laisser s'imposer le malentendu: M. Toullier aurait eu l'impression d'avoir pleinement répondu - dans son entourage, envisage-t-on de travailler dans une banque autrement qu'à un poste dirigeant? -, Bérangère et Rafael auraient eu le sentiment d'avoir obtenu une réponse - projetant implicitement leur image de la banque, celle d'une agence ouverte au public, avec quelques employés et un directeur local. La distance sociale entre intervieweurs et interviewés réduit à la portion congrue la compréhension implicite fondée sur des repères communs. Pour espérer comprendre, il faut donc parcourir cette distance pas à pas, question par question, relance après relance. L'entretien est une tentative pour jeter un pont entre deux imaginaires produits par des origines, des trajectoires sociales et donc des visions du monde différentes.

L'exercice est d'autant plus difficile que les interlocuteurs n'y aident pas toujours, reproduisant logiquement comme évidences leurs évidences quotidiennes. C'est à l'enquêteur de faire, ou d'apprendre à faire, le chemin qui le mènera à la compréhension du parcours et des représentations de son interlocuteur, et du lien entre l'un et les autres. C'est d'autant moins facile lorsque la personne interrogée non seulement énonce les évidences de son existence, mais considère aussi qu'elles saturent l'existant - ou, peut-être, l'existant qui en vaut la peine. Précisons ce point en lisant la manière dont Mme Damy évoque auprès de Mélodie et Teddy ses adresses successives: « Moi, j'habite dans le 16^e [arrondissement] parce que j'avais un chien [...] et que j'avais besoin du bois de Boulogne pour le promener. [...] Et puis le fait d'être près de la sortie, d'une porte [de Paris] pour aller à la campagne, etc. [...] Vous savez, j'ai habité un peu partout. Effectivement, c'était souvent autour du bois à cause des animaux, j'avais

toujours un chien. Donc c'était soit Neuilly, porte Maillot, autour du bois, le 16^e. Ensuite, je me suis exilée sur l'île Saint-Louis, qui est un bonheur absolu. »

Ainsi Mme Damy considère-t-elle qu'elle a « habité un peu partout », puisqu'elle a été aussi bien du côté du Paris opulent que de celui de la banlieue cossue, et qu'elle a même un moment été « exilée », à quelques kilomètres de l'Ouest parisien, lorsqu'elle logeait dans l'hypercentre ultra cher de la capitale. Mme Damy sait qu'il existe un vaste monde dont la porte Maillot n'est pas le point d'équilibre (et d'autres espaces verts où un chien peut faire ses besoins), mais il est exclu de l'univers de ses possibles résidentiels. Elle ne l'incorpore donc pas à son « partout ». On voit ici comment la méthode de l'entretien fournit simultanément plusieurs types de données: ici, à un premier niveau, on trouve des informations factuelles sur une trajectoire résidentielle; à un second niveau et dans le même temps, à travers les termes mobilisés par Mme Damy pour décrire sa trajectoire, c'est toute une vision du monde qui se découvre. Une fois le monde rétréci et balisé autour de quelques arrondissements et communes, on peut y introduire la notion de « hasard ». Mme Damy raconte ainsi comment elle a choisi la localisation du siège de sa fondation dédiée aux animaux, en plein Triangle d'or:

« - Mme Damy : Le fait qu'on soit dans le Triangle d'or n'a rien ... c'est tout à fait par hasard.

- M. et T. : D'accord.

- Mme Damy : C'est tout simplement parce qu'en 2000 je passais là devant les quais, je vois "à louer" et je vois cet endroit magnifique, où je ne serais pas rentrée en temps normal parce que c'est vrai que c'est des loyers hors de prix. Mais il se trouve qu'en 2000 il y avait une crise et que ce local n'avait pas été loué. Et on est arrivés à l'avoir à quasiment le loyer de la banlieue. [...] Donc ça fait déjà dix ans, plus de dix ans qu'on est là et c'est grâce au hasard qu'on se retrouve dans le plus bel endroit du monde, c'est-à-dire sur la Seine, face à la tour Eiffel. [...] Notre bâtiment est magnifique. Là où vous êtes, c'est l'hôtel particulier de Lalique, des cristaux Lalique. Alors si vous regardez en bas, vous verrez que notre porte d'entrée est entièrement en cristal de roche. »

Le sociologue reste toujours sceptique face à l'invocation du hasard. Si le fait de s'y référer n'est pas anodin, l'interprétation des événements que cela implique résiste peu à l'examen. Il n'est pas question de dire que tout est écrit d'avance. Mais, avec le peu qu'on vient de lire, on devine déjà qu'il était plus probable, compte tenu de son mode de vie et de ses goûts, que Mme Damy « passe » inopinément par les quais de Seine du 8^e arrondissement que par ceux du canal Saint-Denis; plus probable aussi que son goût se porte sur un tel bâtiment qu'un immeuble de bureaux outre-périphérique. De la même manière, Mme Rodin raconte à Aïssatou et Farah comment elle a trouvé son logement, dans une rue du Triangle d'or. Son cas montre que même lorsque le monde n'est pas entièrement connu, même lorsque l'outil utilisé pour le baliser est celui du tout-venant, le résultat de la recherche est déterminé par des ressources et des préférences qui sont le signe d'une appartenance de classe:

«- A. et F. : Comment avez-vous trouvé votre logement?

- Mme Rodin: Alors c'est mon papa qui m'a trouvé ce logement sur le site Leboncoin. J'ai donc appelé l'agence, qui m'a donné un rendez-vous pour le visiter. Au téléphone, j'avais l'agent immobilier qui me disait: "Madame, ce logement il se situe rue Marbeuf, c'est un logement pas loin des Champs-Élysées" et tout ... il me faisait comprendre que ce n'était pas une rue comme les autres, elle avait le privilège d'être pas loin des Champs-Élysées et des commerces de luxe. Mais bon! Il essayait de me flatter, mais ça n'a pas marché car je ne savais même pas où était la rue Marbeuf car je vivais en Normandie avec mon mari et je ne connaissais pas très bien Paris. [...]

- A. et F. : Êtes-vous propriétaire ou locataire?

- Mme Rodin: Je suis propriétaire. [...]

- A. et F. : Si cela n'est pas indiscret, combien avez-vous payé votre logement ?

- Mme Rodin: Alors, euh, je l'ai payé, euh ... voulez-vous vraiment que je vous dise combien je l'ai payé?

- A. et F. : Oui.

- Mme Rodin: Donc je l'ai payé 1 250000 euros, l'appartement plus le parking. »

Pour des étudiants du 93, il n'y a pas que l'énormité des montants qui creuse la distance. Alors que nombre d'entre eux vivent dans des logements sociaux, dont l'attribution laisse peu de choix quant au lieu d'habitation, il y a aussi un décalage qui tient à la liberté de demeurer là où on le souhaite. Bien sûr, du côté de leurs riches interlocuteurs, cette liberté débouche au final sur un nombre restreint de quartiers d'habitation, plutôt que sur une grande dispersion résidentielle. Mme Rodin ne connaissait pas le Triangle d'or, mais il était plus probable qu'elle y élise domicile, plutôt qu'à Bobigny par exemple.

Si les visions bourgeoises du monde ont une certaine homogénéité, comme ici, par exemple, la perception des espaces résidentiels convenables, ce n'est pas seulement parce que l'argent, les sources de revenu ou les professions des individus concernés (ou, pour le dire autrement, leur position de classe) les amènent à penser de la même manière. C'est aussi parce qu'ils partagent des cercles de sociabilité où ces visions du monde s'harmonisent et se perpétuent, contribuant en même temps à la reproduction de la classe bourgeoise. Les étudiants ont été particulièrement interloqués par un dispositif important de cette sociabilité: les « rallyes » auxquels participent de jeunes bourgeois de leur âge, voire un peu plus jeunes. C'est Mme Jarre qui raconte à Clara et Roxane, du haut de ses soixante-dix ans et avec un regard ironique, en quoi consiste cette institution:

« - Mme Jarre: [*Le quartier Monceau*] était un quartier bourgeois et on restait ... c'est l'histoire des rallyes de danse.

Vous avez entendu parler de ça ? Nos enfants nous ont toujours reproché de pas les avoir inscrits. C'est un système où des mères et des pères de familles, à trois ou quatre, créent ce qu'on appelle un rallye. Si vous voulez, les enfants invitent des copains pour une soirée dansante chic. Moi, mes parents m'y ont envoyée une fois et je n'y suis jamais retournée. *[Rire collectif]* Pour pouvoir faire des connaissances et. .. En gros, c'est une agence matrimoniale.

- C. et R. : Ah oui.

- Mme Jarre: Pas de mélange de races.

- C. et R. : Ah oui, c'est vraiment entre bourgeois.

- Mme Jarre: C'était entre soi, les rallyes de danse. Alors on va chez l'un, on va chez l'autre, on va chez la mère de truc, on va chez machin bidule.

- C. et R. : Ah c'est marrant, ça. Et ça existe encore?

- Mme Jarre : Et ça existe encore! [...] On reste entre soi.

- C. et R. : Et vous n'avez pas choisi ça pour vos enfants, pourquoi?

- Mme Jarre: Parce que je trouvais que c'était ridicule. Une fois j'ai été invitée à un rallye. De mon temps, c'était robe longue. J'y suis allée et je me suis demandée: "Mais qu'est-ce que c'est que cette connerie? *[Rire collectif]* On se ressemble tous, c'est ridicule." Voilà, notre second *[enfant]* est assez snobinard, on ne sait pas d'où il sort ça, il est comme ça. Et il nous a pas mal reproché de pas ... alors il allait quand même dans des rallyes parce que chaque membre du rallye enfant a le droit à inviter, a un quota de copains à inviter.

- C. et R. : D'accord.

- Mme Jarre: Et c'est comme ça qu'il a rencontré sa femme, qu'il avait connue sur les bancs du collège.

[Rire].

- C. et R. : Ah d'accord. Oui, en fait, on se voit au collège, ensuite on se remet ensemble.

- Mme Jarre: Oui, oui. C'est le même milieu. C'est très souvent ingénieurs, professions libérales, armée ... [...] Moi j'ai des nièces qui sont d'Aix-en-Provence, qui sont sur Paris et qui font partie d'un rallye. [...]

- C. et R. : Mais vos parents, ils voulaient ça pour vous ou ils ont juste voulu que vous l'essayiez?

- Mme Jarre: Mon père était profession libérale, et il faisait partie d'un certain milieu. Il était juriste. Et il aurait bien voulu que j'épouse soit l'un, soit l'autre fils de ses confrères, si vous voulez. Parce que mon père faisait partie de la grande bourgeoisie, il a fait ses études à Paris, mais il faisait partie de la grande bourgeoisie nantaise et il a voulu continuer. »

Par contraste avec Mme Damy, Mme Jarre décrit des éléments de sa socialisation tout en ne cessant de souligner sa singularité dans l'univers des pratiques existantes. En dépit du rejet des rallyes, son parcours témoigne de l'efficacité des dispositifs de socialisation. Rendus puissants par leur démultiplication, ces dispositifs tissent mille fils qui tirent l'existence bourgeoise vers l'accomplissement de sa reproduction sans mésalliance. Mme Jarre est mariée à un ingénieur des travaux publics désormais à la retraite ; elle-même a cessé d'occuper un emploi rémunéré et a partagé son temps entre leurs enfants et la paroisse. Elle raconte sa « rencontre » avec son mari:

« - C. et R. : Votre mari aussi, il a sa famille qui a vécu dans le quartier?

- Mme Jarre: Oui, c'est comme ça qu'on s'est connus. Je vais vous raconter un truc. Quand on s'est mariés, j'avais vingt-quatre ans, et lui mon mari en avait vingt-six, vingt-huit. Et on s'est mariés, quelqu'un me demande: "Mais depuis combien de temps est-ce que vous vous connaissez ?" Moi je répondais: "Ben depuis vingt et un ans, parce que mon mari était louveteau *[scout]* avec mes frères et le jeudi quand il y avait pas louveteau il venait au parc Monceau et il fallait qu'il se trimballe la petite sœur." *[Rire collectif]*

- C. et R. : Ah d'accord ! Vous vous connaissez vraiment depuis ...

- Mme Jarre: Ah oui vraiment, quand je me suis mariée à vingt-quatre ans, ça faisait réellement vingt et un ans que l'on se connaissait. »

Ainsi, quand ce ne sont pas les rallyes, qui sont l'institution la plus directement motivée par la bonne alliance matrimoniale, ce sont les scouts ou, plus simplement, le voisinage et la socialisation de proximité qui fabriquent les dispositions communes et le goût de vivre ensemble. Les étudiants de Saint-Denis découvrent ainsi progressivement un groupe social éloigné du leur, qui n'apparaît pas homogène uniquement parce qu'on le regarde de loin: en son sein, des institutions et des pratiques travaillent à l'homogénéiser. Mais, tandis que l'œil s'acclimate, il vient pourtant à percevoir des divisions qu'il n'avait pas saisies au premier abord, des marques de distinction qui partagent différentes couches de ce groupe social si distant. Autrement dit, on découvre quelque chose comme de la lutte de classes à l'intérieur même de la classe bourgeoise. Là comme ailleurs, il est possible de trouver des querelles entre voisins. Et, là comme ailleurs, ces querelles renvoient souvent à des conflits de styles de vie qui sont l'expression de positions sociales. Si les habitants du Triangle d'or (à l'exclusion de ceux vivant dans les chambres de bonne) sont aisés, ils officient dans des métiers et secteurs distincts, parfois antagonistes; ils ne tirent pas tous leurs revenus des mêmes sources; et, surtout, la concentration de richesses dans les mains de quelques-uns est telle que les écarts de fortune demeurent considérables à l'intérieur même de la fraction la plus riche de la population.

Ainsi Mme Rodin, qui avait fini par lâcher devant l'insistance d'Aïssatou et Farah que son logement lui avait coûté 1 250 000 euros, exprime-t-elle un peu plus tard le tourment d'avoir des voisins plus riches qu'elle: «J'ai deux types de voisins. Une famille très bourgeoise qui ne dit même pas bonjour car elle se sent supérieure aux autres. Cette famille possède un chauffeur, et pas nous. Elle a aussi des nounous pour ses enfants. Et moi je n'ai

qu'une fille au pair qui m'aide pour aller chercher les enfants à l'école quand je ne peux pas, elle fait le ménage. En échange, elle est nourrie, logée et payée, c'est une Espagnole, elle a vingt-trois ans. Quand les enfants [*de l'autre famille*] fêtent leur anniversaire, il y a un orchestre, et pas nous, car on n'a pas les moyens de faire cela. Les femmes ne travaillent pas dans cette famille car ils sont très riches, elles ont même leur coiffeur à domicile et elles font le shopping dans les boutiques de marque, et moi je n'ose pas rentrer dans ce genre de boutique car c'est très cher! Et ils possèdent plusieurs appartements dans le Triangle d'or. Eux par contre, ils ont acheté leur appartement par choix, car c'est leur environnement et ils n'ont pas choisi leur adresse par hasard! [...]

Quand mes enfants ont su que l'enfant des voisins avait un orchestre, elles me disaient: "Maman, moi aussi je veux un orchestre pour mon anniversaire." "Eh ben ... bon, écoute. Voilà, tout n'est pas possible dans la vie. En fait, tout est possible, si on y croit il y a 80 % de la bataille qui est gagnée. Après le reste ... après c'est une histoire de chance, il y en a qui ont quand même plus de chance que d'autres, mais, avec de la volonté on peut tous y arriver. En tout cas c'est ce qu'il faut se dire, parce que si on part battu d'avance ... Au pire on n'aura pas tous des Porsche ou des grands appartements, est-ce que c'est ça l'important ?" ».

Activité : conclusion

Document : La disparition des classes sociales en question

On les avait oubliées ces classes sociales. [...] Beaucoup de raisons expliquent cette mise sur la touche de l'analyse de la structure sociale. Le paysage des professions a évolué [...]. Depuis le début des années 1980, la part des ouvriers a décliné de 32 à 22 % et celle des employés a progressé de 26 à 29 %, selon l'Insee. Dans le même temps, la part des professions intermédiaires et celle des cadres supérieurs s'est nettement accrue (respectivement + 4 points et + 9 points sur la période), traduisant une qualification croissante des postes de travail : ni moyennisation, ni disparition des classes moyennes, mais un vrai changement. La main d'œuvre exécutante s'est enrichie. Elle a en grande partie accédé à la consommation, aux nouvelles technologies : 83 % des ouvriers sont connectés à Internet (données Crédoc 2015). Elle s'est aussi féminisée : près de la moitié des emplois sont occupés par des femmes. Les organisations qui représentaient cette classe ouvrière traditionnelle, le Parti communiste et les syndicats, ont vu fondre leurs bataillons. 8 % des salariés adhèrent désormais à un syndicat, à peine 5 % dans le seul secteur privé. Dans les PME, les syndicats ont quasiment disparu. Faute d'unité et de représentants, on a considéré que les exécutants n'existaient plus. Il fallait être aveugle pour ne pas voir que ceux-ci ne faisaient que changer de visage, [...]. Une grande partie des exécutants de l'industrie ont été remplacés par des postes qui ne le sont pas moins dans le secteur des services, plus souvent occupés par des femmes ou des jeunes non qualifiés. Des hypermarchés aux centres d'appels, en passant par le nettoyage ou les assistantes maternelles, une main d'œuvre peu qualifiée est au service du reste de la société. Si les classes sociales sont périmées, comment expliquer que 15 % des enfants d'ouvriers non qualifiés figurent parmi les plus faibles au CP, contre cinq fois moins d'enfants de cadres ? D'autres facteurs ont joué. Le mot « classe » fait référence à une analyse marxiste datée, clivant la société à partir de la seule propriété des moyens de production. Au-delà dans un monde à 90 % salarié, ce critère ne permet plus de comprendre les transformations sociales et les processus de domination. Au nom des classes, on a longtemps négligé les autres critères structurants des inégalités que sont le genre, le territoire, l'âge ou la couleur de la peau, qui occupent aujourd'hui le terrain. Un ouvrier, c'était un ouvrier, peu importe qu'il soit noir, jeune, homosexuel(le) ou ouvrière. Comme l'explique Janine Mossuz-Lavau dans un ouvrage récent : « *lutte des classes, pauvres et riches, ouvriers et patrons, ont fait les beaux jours de ceux et celles qui analysaient notre société (...) reléguant plus bas celles résultant d'autres caractéristiques* ». On en connaît aujourd'hui le retour de bâton.

Source : Louis Maurin, « Les classes sociales sont de retour ! » Observatoire des inégalités, 2015.

Pour avoir le texte intégral : <https://www.inegalites.fr/Les-classes-sociales-sont-de-retour>

Questions :

Q.1 Quelles évolutions de la structure sociale permettent d'expliquer selon l'auteur le déclin de l'analyse en termes de classes sociales ?

Cf. **Partie II**

Q.2 Comment l'auteur nuance-t-il la disparition des classes sociales ?

Q.3 En quoi les emplois créés dans le secteur tertiaire apparaissent-ils dominés dans l'espace social ?

Reprise de ce passage d'Olivier Schwartz.

« *Je pense, comme bien d'autres, que la société française d'aujourd'hui demeure une société de classes. Ou plus exactement, il me semble que l'on peut dire qu'elle l'est à la fois moins et plus qu'elle ne l'était à la fin des 1970. Elle est certainement moins structurée en classes qu'il y a une trentaine ou une quarantaine d'années (...)* Et en même temps, sur d'autres plans, on peut aussi dire que le caractère de classe de cette société s'est à certains égards accentué. Non seulement les grandes inégalités sociales se sont pour l'essentiel maintenues en se déplaçant, mais il n'est pas exagéré de dire que certaines se sont durcies. » Olivier Schwartz, « Vivons-nous encore dans une société de classes ? Trois remarques sur la société française contemporaine », [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr/Vivons-nous-encore-dans-une.html), le 22 septembre 2009).

Tableau de N. Caulier.

Des signes d'effacement des classes	Des signes de persistance des classes
<p>Un processus de réduction des distances interclasses au cours des 30 glorieuses (moyennisation)</p> <ul style="list-style-type: none"> ⇒ Sur le plan des revenus ⇒ Sur le plan culturel (ex : effritement de la culture de classe ouvrière) ⇒ Sur le plan des modes de vie <p>Un accroissement de la variance intra-classe</p> <ul style="list-style-type: none"> ⇒ Ex : la classe ouvrière scindée entre insiders et outsiders 	<p>Le creusement/retour des distances interclasses</p> <ul style="list-style-type: none"> ⇒ Un accroissement des inégalités de répartition des ressources économiques ⇒ Un maintien des disparités culturelles aux deux extrémités de la hiérarchie sociale
<p>Une cohérence des classes sociales remises en cause par le processus d'individualisation</p> <ul style="list-style-type: none"> ⇒ Des choix et des parcours individuels émancipés de la classe d'origine (ex : transclasses) ⇒ Une moindre identification subjective à une classe sociale 	<p>Un processus d'individualisation moindre aux deux extrémités de la hiérarchie sociale</p> <ul style="list-style-type: none"> ⇒ Des classes bourgeoises activement mobilisées dans la reproduction sociale ⇒ Des classes populaires fragilisées par le processus d'individualisation
<p>Lorsque les rapports sociaux de genre supplantent les analyses en termes de classes</p> <p>Les rapports sociaux de genre comme facteur de brouillage des classes sociales ou d'accroissement de la variance intraclasse)</p>	<p>Rapports sociaux de genre s'articulant avec les rapports sociaux de classe</p> <ul style="list-style-type: none"> ⇒ Les inégalités de genre comme élément de structuration interne des classes ⇒ Les inégalités de classe comme élément de hiérarchisation de la « classe des femmes »